

PARMI LES PAYSAGES

(Extrait)

Philippe Raymond-Thimonga

(...)

Peu satisfaite de la vue qui s'offre à ma fenêtre, je décide sans prudence d'en rechercher une autre ... A tâtons je m'oriente dans la nuit amplifiée des corridors. Après les informations distillées par mes hôtes, puis soudain confirmées par Gilles Valhiver, j'ai fini par admettre que les vues de chaque lucarne ne s'accordent pas, divergent, sont autonomes... voire incompatibles. Ce curieux phénomène me conduisant à penser que les paysages, au château de Reil, relèvent d'une géométrie moins euclidienne qu'à demi personnelle (cousus de plans instables, dociles à l'intériorité de l'observateur, ses peurs, ses oublis), les faisant d'autant plus dangereux que le spectateur ignore la véritable nature de ce qu'il observe.

Bien sûr cette sensibilité de l'espace rend son voisinage délicat. Mais l'on finit par s'y habituer. Apprenant un usage différent de son regard, déchu de sa prédation naturelle, conduit plutôt à une douce

passivité, une très douce ironie propre à le dissuader de toute investigation. Au château de Reil, le regard perd beaucoup de sa superbe.

Ce n'est plus lui qui prend possession du monde, d'un coup isole sa cible, mais l'horizon qui l'oblige, qui, d'une certaine façon, le considère. La prudence est d'autant mieux venue que ce lien personnel avec l'extérieur est peu déchiffrable : lorsqu'on ouvre une fenêtre, s'il est banal de savoir où (en quel type de région) l'on se trouve, on ignore presque toujours pourquoi. On touche ici à une propriété intéressante de ne pouvoir savoir au même instant où l'on se situe et *pourquoi*, sans risquer de libérer un flot d'inconnues inqualifiables...

Bizarrement, au fur et à mesure que mon regard s'est adapté à ce monde, ce monde est devenu plus hétérogène. Le panorama, depuis ma lamentable tentative d'évasion, s'est peu à peu enrichi d'une autre caractéristique : après une discontinuité spatiale, malgré moi j'ai perçu des écarts temporels de plus en plus sensibles, enfin une désynchronisation flagrante d'un paysage à l'autre...

Ainsi telle lucarne ouvre sur un champ de blé sous le midi, quand cette fenêtre de la tour, à l'étage inférieur, laisse déjà filtrer les sournoises lueurs de la ville au crépuscule... Bientôt, chaque ouverture du bâtiment, de haut en bas et du nord au sud, donnera sur une infinité de soirs et de matins, de soleils et de nuits, échafaudant une mosaïque de moments et de clartés, une polyphonie horaire au sein de laquelle il serait illusoire de se repérer. Mieux vaut pour cela se fier au bon vieux temps des horloges, à la mondiale chronologie, ponctuée par les médias (radio, télé, ou web) qui seuls nous garantissent de tirer *intra muros* le même fil que les mortels, de

rester solidaires du rythme séculier. D'ailleurs, cette rupture spatio-temporelle n'est ni constante ni généralisée à toutes les fenêtres : elle alterne avec un écoulement plus linéaire du temps, survenant par bouffées, crises gagnant tout un étage, une façade, avant de s'apaiser pour de plates journées successives. Cependant, il est parfois déroutant de prendre son bain à la nuit noire, de dîner à l'aube, de lire dans la blancheur d'un jour de neige et d'aller chercher son portable près d'une fenêtre saturée de lumière équatoriale... D'autant que ces désynchronisations se propagent à des panoramas venant de provinces, de pays et continents plus divers en des saisons jamais semblables.

A l'inverse, quelquefois, pour de longues heures une journée entière, un seul paysage enlace l'édifice de sa monstrueuse unité, à toutes les fenêtres s'expose une même égalité de dunes, le château de Reil, en son exil antique et sidéral, paraissant glisser à la surface d'une planète sableuse sous un ciel d'encre.

Rarement toutefois – du moins jusqu'à cette nuit où je m'avance dans les corridors à la recherche d'une autre vue –, l'afflux d'heures et de lieux, de climats et de ciels n'engendrent une impression d'asphyxie, mais en vertu d'une pondération dans le rythme des sites, en vertu de quelque loi subtile préservant un équilibre, un zeste d'harmonie au sein des mondes, ces horizons composent le plus souvent une fresque, les entrelacs d'une fugue un peu folle qui, tant qu'on n'y fixe pas le regard, flotte autour du château, le baignant, l'enveloppant comme un dédale subjuguant d'images, de couleurs et profondeurs muables.

Babel paysagère.

Ou alors un navire, un simple navire.

Parfois Reil me fait penser à un navire qui descendrait le fleuve
parmi les paysages, qui descend lentement le fleuve parmi nos
paysages.

(...)